

Grand père

Cette odeur de jardin et de terre que personne ne porte... sauf toi.

Il arpente aujourd'hui le chemin de vignes. À pas mesurés.

Des sarments tendent encore leurs bras mollement.

L'hiver cimente la sève dans le cep.

Hormis quelques cris d'oiseaux noyés dans la brume, le paysage est muet. Un silence blanc. Les couleurs se sont enfuies avec l'automne.

Un pâle soleil dessine sur le sol des ombres grises, graphiques et nues.

Son regard s'attarde un moment sur le talus où un arbre allonge ses branches sur un ciel vaste et vide. Maintenant il écrase quelques mottes de terre. L'une après l'autre.

Il marche sans hâte.

Les yeux de silence des souches l'accompagnent.

La vigne écrit – calligraphie.

Une écriture à l'encre de chine – noir sur kraft. Les ceps tendent leurs mots vers le ciel – les sarments crient l'attente.

Il te faut d'abord tailler puis remuer la terre pour que vienne le fruit.

Le papé fait sa promenade quotidienne et apéritive. Il est 11 heures 20. Il marche à petits pas – la canne à la main droite, l'autre main derrière son dos, paume à l'extérieur.

Pantalon de velours côtelé – veste de toile bleue sur une chemise à carreaux. Il marche à petits pas – je me suis toujours demandé s'il les comptait...

L'épluchure de l'orange. L'opinel commençait par le pédoncule et déroulait une spirale odorante.

La vigne appelée Piérotte avait un puits. Une grande roue en fer faisait office de treuil ou de poulie pour remonter l'eau, ou pour descendre le seau avec la bouteille à rafraîchir.

Tu es né.

Tu as travaillé la terre.

Pioché – labouré – semé – taillé – récolté.

La terre colle à ton berceau.

Dans cet hôpital froid, il est allongé les yeux fermés. Debout, tu lui parles. Tu sais qu'il entend. Le monde s'est rétréci en un cercle – il n'y a place que pour deux.

Son visage est de cire. Plus rien ne bouge. La vie s'en va avec lui. Debout près du lit, tu lui parles. Lui dis tout ce que tu n'as pas su lui dire.

Ta voix le retient.

Elle vole des morceaux au temps.

Immobile, il cueille les mots que tu lui lègues pour son passage.

Joseph

Elle a été folle – elle a été morte. Des années

Plié l'échine et prié Dieu

Égrené des chapelets.

Elle a été folle – elle a pleuré

Appelé les noms à venir

Enfanté le blanc des draps et le sang des parents.

L'ancêtre est emmurée. L'ancêtre est enfermée dans une chambre. L'ancêtre est dans une chambre sombre. Les volets sont fermés tout le jour. Tout le jour l'ancêtre demeure dans cette chambre. C'est une prison volontaire. Dans cette prison volontaire – peut-être pas acceptée – l'ancêtre égrène les jours. Elle est prisonnière de l'ombre. Le jour n'existe plus elle ne sait plus depuis quel jour. Elle ne sait plus depuis quel jour la nuit de la folie s'est abattue. L'ancêtre déambule sans cesse dans ce ruisseau formé par l'armoire et le lit – l'obscurité à peine trouée par le blanc du couvre-lit au crochet. La rivière ne se déroule pas qui revient sur ses pas.

Elle marche jusqu'au mur – se cogne et reprend sa course. Inlassablement elle recommence. Chaque jour. L'ancêtre avance chaque jour dans l'ombre. Chaque jour elle se cogne. Ce qui vient s'arrête à ce mur. Le présent est bouché car le passé n'avait pas d'avenir. L'ancêtre est enfermée dans une chambre où elle voyage d'un mur à l'autre – se cogne et repart. Son pas rythme un temps qui n'avance pas. Chaque jour le mur le lui dit.

Elle a été folle longtemps. Morte souvent.

Une chape de silence.

Le poids de l'air a éteint les voix. Seule règne une chaleur sans souffle.

Des volets clos ne parvient aucun son. Les oiseaux sont murés. Les chiens alanguis sous l'ombre des figuiers. Les couleurs elles-mêmes hésitent à chanter.

Les maisons courent à la rencontre de la montagne. Leurs ombres violines les suivent sans jamais les rattraper.

Pas même un soupir.

Juste le bourdonnement étouffé des mouches et le tic-tac assourdi de l'horloge.

C'est un vacarme de silence.

Déjà raidie – prête pour la photo –
Le sourire figé – les mains hébétées.

Elle a rouillé – là, dans la pose.

Une rouille tenace qui prend les articulations.

Maintenant le temps sans mouvement.

Une photographie n'est qu'un morceau d'apparence. Un carré de réel devenu image.

C'est dans la marge blanche et au delà que s'est perdue la question. Il n'y a là

Lucarnes

qu'une fraction de réponse – l'objectif étant de recentrer, de reformuler la question.

La lumière qui croyait la révéler l'a perdue dans la multitude de ses grains.